

**ALLEMAND**  
**ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT**  
**COMMENTAIRE ET COURT THÈME**

**Clément Fradin, Marie-Ange Maillet**

**Coefficient 3, durée 6h**

*Chiffres*

Avec 7 candidat.e.s, l'effectif pour l'épreuve de commentaire littéraire et court thème se contracte d'une unité par rapport à l'an dernier, ce que le jury déplore au vu de l'intérêt évident que représente la formation au commentaire de texte allemand pour de jeunes germanistes qui s'avèrent plutôt tentés par l'épreuve « technique » (16 copies rendues pour le thème/version). Comme en 2022, on peut classer ces sept copies en trois ensembles, malheureusement discontinus, avec trois travaux qui se dégagent par leur qualité (notés respectivement, 19/20, 18/20 et 17/20), suivis d'une copie témoignant d'un ensemble correct dans les deux épreuves (12,5/20) et enfin des copies au niveau insuffisant (8/20 et 6,5/20) parmi lesquelles figure également une copie incomplète où le/la candidat.e n'a rendu que le thème (3/20). Rappelons ici que les deux parties de l'épreuve sont d'abord notées séparément, le thème sur 5 points et le commentaire sur 15, avant harmonisation pour donner un total sur 20 représentatif de l'ensemble de la copie. Il est frappant de constater (mais est-ce vraiment étonnant ?) qu'il n'y a pas de disparité entre les deux exercices : quand une copie excelle en thème, elle est généralement excellente aussi dans le commentaire, même si c'est cette épreuve qui permet de classer les copies entre elles de la façon la plus précise.

Au total, la moyenne de l'épreuve s'établit cette année à 12/20, en baisse par rapport à 2022 (12,38/20), atteignant un plus bas historique qu'on peut cependant nuancer (et même écarter) dès lors qu'on exclut la copie incomplète : la moyenne atteint alors un niveau très honorable de 13/20 (évidemment, c'est là un effet du nombre restreint de candidat.e.s). En dépit de ce satisfecit, les copies restent marquées par des problèmes de langue, qui vont d'imprécisions ou d'oralisme, dans les cas les moins graves, à des fautes de genre, de déclinaison mais surtout de forme verbale pour les travaux les plus faibles. En moyenne, la longueur des copies a augmenté par rapport à l'année dernière (la plus courte comptant 6 pages, interligne double), ce qui tient sûrement autant à la prise en compte des conseils prodigués dans le dernier rapport qu'au genre proposé cette année (la prose). Il nous faut toutefois souligner à nouveau à cet endroit que la longueur... peut aussi constituer un défaut : l'écueil majeur du commentaire de texte, particulièrement pour un texte en prose, est en effet de verser dans la paraphrase, qui peut aller de pair avec un usage immodéré des citations. À l'inverse, quand il est bien mené, il vise à éclairer le sens du texte en mettant en relation entre eux, grâce à une progression thématique ou linéaire, les différents éléments qui le constituent, depuis le détail de sa syntaxe ou des termes employés jusqu'aux arrière-plans historiques ou culturels, ceux-ci ne devant être mobilisés qu'en dernière instance, c'est-à-dire à bon escient.

**Commentaire**

Publiée en 1933 dans un recueil au titre évocateur (*Die kleine Welt am Strom: Geschichten und Gedichte*) par Georg Britting (1891-1964), un auteur qu'on a pu considérer comme « régionaliste » parce qu'il a beaucoup représenté sa région d'origine, les environs de Ratisbonne, et qui est aujourd'hui largement tombé dans l'oubli, la nouvelle *Brudermord im Altwasser* a longtemps fait la renommée de Britting. Elle a notamment été fréquemment utilisée dans les livres scolaires où le texte est souvent mobilisé pour montrer l'ampleur que peuvent prendre les drames apparemment anodins des petites existences.

Il faut d'emblée souligner que le texte à commenter cette année était donné dans son intégralité, une spécificité indiquée en note qui aurait dû attirer l'attention des candidat.e.s dès lors que la forme de la nouvelle, avec ses caractéristiques (en particulier la simplicité de l'intrigue, la progression en étapes claires et la chute), est censée être connue et maîtrisée : c'est bien un « petit monde au bord du fleuve » qui nous est donné à lire, dans un moment de crise. Il fallait donc partir de la clôture d'ensemble des événements présentés dans ces quelques lignes, depuis le décor planté dans le premier paragraphe par le narrateur extradiegetique (avec cette phrase qu'il fallait analyser en ce sens : « Und hier geschah, was ich jetzt erzähle » – où transparait aussi une intention véridictionnelle indéniable), jusqu'au retour en ville final, dont on devait se demander s'il a une valeur allégorique, ou métaphorique, afin d'analyser le déroulé du récit et saisir le sens de ce « fratricide ».

Bien aidé.e.s par leur absence de connaissances de l'auteur, les candidat.e.s se sont abstenu.e.s avec bonheur de toute référence à des courants esthétiques ou de l'histoire littéraire, mais il est frappant que, à une exception près, les candidat.e.s n'aient pas pensé à renvoyer – en introduction ou en conclusion, par exemple – au fratricide biblique (Genèse 4, 1-16). Bien que la situation décrite par Britting diverge largement de celle qui mène Caïn à tuer Abel, la prise en compte de cet arrière-plan culturel aurait pu permettre aux candidat.e.s de mieux articuler la place prise par la nature dans la nouvelle avec les questions morales soulevées, mais pas explicitées (sauf dans le mensonge et la complicité criminelle finale) : le mal et la faute (c'est un accident, motivé par une mauvaise blague, mais aussi, enfin, un crime), la fin de l'innocence (ce sont des enfants, à la limite de l'adolescence) et la culpabilité (la dissimulation finale des deux grands frères meurtriers).

Toutes les copies ont à juste titre prêté attention à la représentation de la nature donnée dans le texte et ont le plus souvent envisagé l'opposition entre la ville (et par conséquent le « Zuhause » dont les garçons font mention dans la formule rituelle « Zu Hause sagen wir aber nichts davon! ») et cet espace interstitiel (« abgesondert ») que sont les « Altwässer », un composé dont les potentiels herméneutiques n'ont pas toujours été explorés (alors même que le commentaire « wie man es in der Gegend nennt » invitait à le faire, pas seulement sous l'angle anecdotique ou régionaliste : c'était une mise en relief), à l'instar, du reste, des « Wasserjungfern », « Brombeersträucherstacheln », « Blutsauger », « Menschenfressermaske », ou encore des adjectifs de couleur (« grünschwarz » et « grünschwarzschildernd », « gründämmernd » : la verdure a bien été perçue dans une copie comme une force vitale exubérante, presque malade). La qualité expressive de la langue allemande qui se manifeste dans ces composés, dans un jeu de composition/décomposition des signifiés, est une piste souvent fructueuse pour l'interprétation.

Il fallait ainsi se demander ce que signifiait la description initiale de ce lieu si particulier, un lieu littéralement « ancien », une eau stagnante, etc. dans l'économie générale de la nouvelle et en particulier ne pas lire le commentaire « Kein besserer Ort ist zu finden für Knabenspiele als dieses gründämmernde Gebiet. » comme un jugement strictement ironique du narrateur. Si cet emploi abusif de la catégorie de l'ironie a déjà été pointé dans le passé par le jury, il s'agit en l'espèce d'une lecture qui ne prend pas en compte la dynamique du récit : on doit certes relire, pour finir, ce commentaire du narrateur à l'aune du « fratricide » – de même que ce meurtre éclaire un ensemble d'indices annonciateurs de la catastrophe, depuis le « roi » des lieux, un poisson carnassier, jusqu'à l'opacité de l'eau et les tréfonds (de l'âme, de la conscience?) qui sont suggérés, ce qui a été très bien envisagé dans deux copies, en passant par les racines « serpentine » de la fuite finale, comme animées d'une vie propre, animale (ou diabolique), qui peuvent être lues comme une expression du remords ou de la faute, etc. – ; mais il faut commencer par prendre au sérieux cette déclaration et la considérer comme une indication sur les raisons pour lesquelles les garçons aiment jouer dans cet endroit (qui est devenu un rituel : « waren damals... jeden Tag auf den heißen Steindämmen »). Évidemment les jeux des garçons sont violents et cruels, ils sont pirates ou indiens, et toujours cela se passe aux dépens du plus petit (l'épisode de la plaie sanglante, conclu cependant par un rire partagé), mais on a là un ensemble d'effets de réel qu'il fallait également lire dans un premier temps comme tels – et seulement ensuite comme annonciateurs du drame à venir – parce qu'ils permettent de souligner combien il s'agit d'un lieu à première vue « idéal », comme un éden biblique le long du Danube, qui va être « souillé » ou qui va entraîner ou permettre – susciter peut-être ? – le drame : la première

interprétation s'inscrirait dans une lignée théologique, mais elle peine à convaincre face à la cohérence de l'image de la nature proposée, fascinante, envoûtante peut-être, mais pleine de dangers, qui culmine dans l'odeur mortifère qui imprègne le lieu (« Und aus dem Schlamm steigt ein Geruch wie Fäulnis und Kot und Tod »), ainsi que face à la puissance de l'évocation des ressorts psychologiques à l'œuvre dans la fratrie, notamment dans leurs jeux, qui finissent par déboucher sur ce « meurtre ».

La mise en évidence du lien entre l'environnement naturel et l'enchaînement des événements menant à la mort du petit frère devait quoi qu'il en soit déboucher sur une interrogation sur le statut de la faute dans ce texte, soit sous cette appellation morale ou religieuse, soit sous la catégorie du crime – l'une n'excluant pas l'autre mais devant en être néanmoins bien distinguée : même s'ils se sont « endurcis » (« abgehärtet ») au contact de cet environnement, il n'est pas certain que les protagonistes soient devenus insensibles – les symptômes de leur mal-être après que leur petit frère a été happé définitivement sous la surface de l'étang témoignent au contraire du choc ressenti (« stumm und käsegelb »), dans un ordre humain, très humain, donc. D'ailleurs, leur fuite éperdue (« ... liefen, liefen und liefen ») est aussi une réaction finalement assez compréhensible, presque normale. Si les « garçons » deviennent des « meurtriers » (« die Knaben, die Mörder »), dans une apposition que les candidat.e.s ont su bien analyser dans l'ensemble, c'est peut-être d'abord à lire comme une conséquence de leur course qui les rapproche géographiquement des instances de la justice divine (« Dom ») et humaine (« Vaterhaus »), mais il faut aussi y voir une anticipation de ce qui constitue la faute, à savoir la relativisation du mal commis (« ... wie immer nach einem Streich ») et le choix de taire la responsabilité (qui est différente : le plus grand initie l'accident et le cadet ne fait que suivre). De ce point de vue, on peut regretter que les candidat.e.s n'aient pas été jusqu'à interroger la position du narrateur face à ce qu'il raconte : est-il dans une forme de neutralité morale ? La phrase finale qui fait contraster le « sauvage espoir » qui est un « fol espoir » (de l'oubli ? du mensonge auxquels croiraient les adultes?) avec la comparaison de la porte de la maison avec un « trou noir » aurait dû permettre de poser la question du type de texte auquel nous avons affaire : il y a en effet une forme de parabole qui se lit dans le déroulé général de la nouvelle dont le caractère exemplaire n'est pourtant pas évident – ce qui, à n'en pas douter, rend ce texte intéressant pour une analyse littéraire.

La forme du commentaire composé a été choisie par l'ensemble des candidat.e.s avec parfois des difficultés à faire progresser l'argumentation au fil des parties, ce qui a pu pénaliser des copies par ailleurs correctes. La force de certains éléments textuels (l'eau, les couleurs, le couple mouvement/immobilité) ou thématiques (la « nature » – concept assez vague parfois, qu'il fallait systématiquement préciser ou décomposer en plusieurs éléments – la mort, la culpabilité, le jeu, les rapports de pouvoir, etc.) offrait de nombreuses possibilités de composition pour un plan convaincant – étant entendu que le commentaire se doit de proposer une vue d'ensemble du texte proposé et pas seulement un patchwork de remarques éventuellement justes mais auxquelles manquerait la visée d'une proposition interprétative cohérente. Une progression linéaire aurait toutefois été possible au vu de l'importance que la dynamique narrative prend dans ce texte, même si les écueils de ce type de commentaire (redites et répétitions, manque de tenue argumentative, etc.) auraient nécessité beaucoup d'habileté dans l'argumentation.

Dans l'ensemble, les candidat.e.s ont su prêter attention aux phénomènes stylistiques les plus utiles à leur argumentation : les accumulations en « und » dans la longue phrase où le plus jeune frère finit par basculer par-dessus bord, qui soulignent l'inéluctabilité du drame, le dynamisme au milieu de l'étang si calme, etc. ainsi que l'épanorthose finale de cette phrase (« nie mehr ») où se lit brutalement la mort sans retour, mais aussi les allitérations (Tod/Kot ; schlichen/Schilf/schnitten/schlugen/schreiend dans une autre séquence, particulièrement expressive) qu'il faut savoir rapporter à ce qu'on veut exposer, au même titre qu'il n'était pas toujours évident de savoir comment lire les répétitions (chiasmatisques : « das Boot lag unbeweglich, unbeweglich stand das Schilf ») au-delà de leur caractère insistant, voire démonstratif (« liefen, liefen, liefen ») ou pathétique (« kam auch nicht mehr unter dem Boot hervor, unter dem Boot nicht mehr hervor »). Les comparaisons (« wie eine Menschenfressermaske », « wie Hirsche », « wie ein schwarzes Loch ») ont posé moins de difficultés, un.e des candidat.e.s envisageant avec une grande finesse la bestialité

ainsi dévoilée derrière les jeux enfantins – la sauvagerie (« wilde Pläne » « wilde Hoffnung ») aurait d'ailleurs dû attirer plus systématiquement l'attention (avec son pendant « orientaliste » : les cannibales et les indiens) dont un écho pourrait aussi se trouver du côté de l'insistance sur le terme « bös(e) ».

## Thème

Le texte à traduire cette année était tiré d'une des œuvres majeures d'Annie Ernaux, *L'événement*, où la narratrice revient, alors qu'elle subit des examens médicaux, sur un avortement pratiqué dans sa jeunesse, à l'époque où cela était encore illégal. Il n'était évidemment pas nécessaire d'avoir connaissance de cet arrière-plan pour traduire ce texte, tiré du début du roman, où le style d'Ernaux se lit cependant bien : une construction paratactique, le sens du détail (la femme qu'elle croise), la précision dans le choix des termes (le kiosque à musique) avec une volonté indéniablement réaliste. Le texte présentait les difficultés grammaticales attendues dans ce genre d'exercice, en particulier autour de l'expression du lieu et du mouvement mais aussi du temps et du jeu des modes verbaux. Avant de rentrer dans les problèmes lexicaux rencontrés par les candidat.e.s, soulignons que les toponymes (une rue et un boulevard) pouvaient être traduits par leurs équivalents allemands tant qu'ils étaient distingués (« die Rue » mais « der Boulevard »), tandis que les deux grands magasins (Tati et Billy) n'avaient pas besoin d'être spécifiés. Bien plus complexe s'est avéré le rendu du terme (technique) pour le métro aérien (Hochbahn) ou du « service de dépistage » (Teststelle), et, plus étonnant, le carton (das Kärtchen) ou encore les sacs (Tüten) ainsi que les bas (Strümpfe) ont également posé des difficultés. On le voit, ce ne furent pas tellement les termes les plus rares ou les groupes nominaux complexes (« le long couloir voûté ») qui se sont avérés discriminants – le jury a cependant apprécié de voir certaines copies qui connaissaient l'un ou l'autre de ces termes ou qui ont su rendre les tournures les plus ardues – mais ce sont comme toujours les erreurs les plus grossières qui ont été pénalisées : « la dernière fois » ou « la première fois » sont évidemment à rendre par un groupe prépositionnel (beim ersten/letzten Mal), « arriver en face » est aisément rendu à travers un verbe à particule séparable (entgegen/kommen) de même que « monter les deux étages » (hoch/steigen). « Désert » se dit « menschenleer » (et pas « wüste », par exemple), etc. Ces quelques exemples sont cités pour rappeler les attendus minimaux de l'épreuve, au nombre desquels – faut-il le rappeler ? – on compte évidemment les formes verbales mais aussi la déclinaison du groupe nominal.

Enfin, le jury a bien conscience de la difficulté d'une épreuve « double » comme celle-ci mais il souhaite rappeler que si la réussite d'ensemble se juge sur l'épreuve de commentaire, qui concentre l'essentiel des points distribués, le thème permet de gagner aisément des points (deux copies ont ainsi obtenu 5/5, deux la note de 4/5 et une 3/5 – autrement dit : cinq des sept copies ont obtenu 12/20 sur la deuxième épreuve).